

S. K. DURMAN

Le dernier rempart
Sur le chemin de la vérité

ROMAN

ID FRANCE-LOIRE

À mon père, Nersès

À Jean Aubert, mon guide

À Jean-Pierre Desthuilliers, poète et écrivain.

1 Un long chemin vers la liberté

« La vie n'est qu'un jeu monotone où tu es sûr de gagner deux lots : la douleur et la mort.

Heureux, l'enfant qui a expiré le jour de sa naissance !

Plus heureux, celui qui n'est pas venu au monde ! »

La liberté a un goût amer. Engoncé dans le manteau qu'il avait discrètement chipé au lieutenant Babel, André crevait de faim et de soif. Dans la poche droite, il avait bien trouvé un quignon de pain rassis – plus mou que rassis – piqueté de moisissures verdâtres, ainsi qu'un bout de viande ; une espèce de salaison, atrocement relevée d'un mélange de fenugrec, d'anis, de coriandre et de cumin, que les Turcs appellent « pasterma », un nom dans ce genre-là. Et pour empester ce « pasterma », qui avait séjourné on ne sait combien de temps au fond de cette poche, empestait. Un chien aurait pu pister André rien qu'à son odeur. Toutefois, il avait tant de crampes d'estomac qu'il renonça à faire le difficile. Avec voracité, il mordit dans la viande racornie et salée, puis il engloutit le pain. Il avala le tout sans rechigner. Son festin terminé, il avait toujours autant faim, et désormais, il avait envie de boire. Il aurait vidé un litre d'eau pour faire passer le goût du sel. Son ventre continuait à gargouiller pour réclamer sa pitance.

(...)

Retour vers l'enfer

Grâce à son jeune âge, si c'était bien une grâce, André ne fut pas séparé de sa mère et de son frère. Les hommes furent

rassemblés en cohortes et emmenés sous la garde des gendarmes.

Sur la place du village, les hamidiés, les auxiliaires militaires recrutés parmi les Kurdes, les Tchétchènes et des Tcherkesses, regroupèrent le reste des habitants, des chrétiens pour la plupart, des Grecs et des Arméniens, des Chaldéens, mais aussi des Juifs, ceux que la loi ottomane considérait depuis des siècles comme des citoyens de seconde zone.

Ailleurs, on avait massacré des Arabes qui avaient le tort de ne pas être Turcs. Pourtant ils étaient eux aussi musulmans, ce qui prouvait que la religion n'était qu'un prétexte pour les imbéciles. André se retrouva donc au milieu des femmes de tous âges et des enfants comme lui.

Lydia lui tenait la main ; elle lui broyait plutôt la main. Les gendarmes turcs ne s'étaient pas intéressés à elle. D'autres n'avaient pas eu cette chance, entendait-on dans la foule. La fille du boulanger avait été violée puis tuée ; une autre égorgée. Les rumeurs allaient bon train. N'étaient-ce que des rumeurs ? André saisissait à demi-mot. Une chose était acquise dans son esprit, ces filles-là avaient subi un sort peu enviable ; un sort auquel Lydia avait réchappé. Sûrement, elle n'était au goût ni des gendarmes ni de leurs hommes de main, un physique trop ingrat pour susciter la concupiscence. La beauté peut être une condamnation à mort. André était perdu dans ses pensées quand il vit sa mère, Élisabeth fendre la cohue pour s'adresser à un soldat. Il tira sur le bras de Lydia, elle lâcha sa main. Timidement, il avait essayé de rejoindre sa mère. Il refoulait encore ce qui s'ensuivit dans le tréfonds de sa mémoire, c'était sa façon à lui de garder intacte l'image de celle qui lui avait donné le jour. Appréhenda-t-il au fond de lui la suite des événements ? Se demanda-t-il pourquoi son père n'était pas à leurs côtés ?

(...)

Retour vers l'enfer

(...)

Dormant à la belle étoile — dormir était un bien grand mot, il gardait un œil toujours ouvert, par sécurité -, il devait tenir jusqu'au prochain village, en espérant qu'une âme charitable daigne lui proposer le gîte ou le couvert, ou pourquoi pas les deux. Mais la chance ne se présente pas deux fois. Dans un village, il assista à une scène presque surnaturelle. Des paysans, des adolescents et des enfants en majorité, s'étaient attroupés autour d'une femme qui criait, hystérique. Les autres semblaient se moquer d'elle. Elle tournait sur elle-même, affolée. Dans un premier temps, André eut l'impression qu'elle dansait d'un pied sur l'autre. Il s'approcha du groupe. Les villageois riaient en la regardant se trémousser. Dubitatif, André questionna un enfant de son âge.

— Qui est-ce ?

— Une Yezidie ! rétorqua-t-il. Une adoratrice de Satan.

Et il glapit avec les autres :

— Chaïtan ! Chaïtan !

— Que fait-elle ? poursuivit André.

— Pour rigoler, on l'a enfermée dans un cercle, elle ne peut pas s'en échapper.

— N'est-ce pas cruel ?

— Cruel ? De quel trou sors-tu ?

André conclut que le village manquait de distraction. Ici, on emprisonnait les femmes dans des cercles imaginaires ; ailleurs, on exécutait des prêtres. Les gens de ce pays avaient des occupations bien singulières. Lassés, les paysans se dispersèrent, en s'échangeant des plaisanteries salaces. La "Yezidie" continuait à s'agiter au milieu du cercle. Elle semblait possédée. Peut-être, l'était-elle vraiment, et par le diable lui-même qui sait.

Cela autorisait-il à la traiter avec une telle méchanceté ? André repéra le tracé sur le sol. Il s'approcha de la femme. Elle ne le voyait pas. Enfin il eut l'étrange sensation qu'elle ne voyait

rien, en dehors de sa « prison ». Du bout du pied, André effaça un morceau du cercle. La femme cessa de gigoter. Un semblant de sérénité détendit ses traits.

On aurait dit qu'il y avait deux femmes en elle, l'une animale, instinctive, imprévisible, l'autre détachée, diaphane, presque irréelle. Elle dévisagea le garçonnet, reconnaissante. Brusquement, son visage se figea. Elle vrilla son regard dans les yeux d'André. Il crut qu'elle fouillait dans son esprit. N'avait-il pas provoqué les puissances des ténèbres ? Il ne bougeait plus, pétrifié qu'il était par ce regard qui n'avait rien d'humain. Spontanément, il fut tenté de reformer le tracé sur le sol. Son cerveau ne répondait plus. Appeler de l'aide lui sembla ridicule. On se serait moqué de lui. N'avait-il pas libéré l'adoratrice de Satan ?

— Tu es le fils du Diable, vaticina-t-elle. Tu es le fils du Diable !

(...)

6 Les regrets

« Que laisserai-je en héritage ? » se dit le prince en passant ses doigts sur le sourire glacé de son fils.

De son regard figé par le photographe, un des meilleurs portraitistes de Saint-Petersbourg, émanait une détermination féroce qui semblait choquante s'agissant d'un enfant de cet âge. Au premier abord, on ne remarquait que son attitude empruntée ; sa tenue par trop impeccable que soulignait le décor artificiel du studio. Afin de donner plus de vie au cliché, la main du retoucheur avait rajouté de la couleur, ce qui le rendait presque irréel. Une façon comme une autre d'enjoliver les choses sans pour autant les rendre plus belles. Aucun crayon ne peut restituer ce que la nature a créé. Dans les yeux d'André, le

prince crut déceler un soupçon de reproche. Mais que pouvait-il lui reprocher ? De n'avoir pas été un bon père. Pourtant, il avait cru faire de son mieux. André avait juste six ans. C'était un gamin têtu et déjà très indépendant, voire solitaire, bien qu'entouré d'une attention de tous les instants. Depuis sa naissance, sa mère et les domestiques virevoltaient autour de lui. Inconsciemment, Tigrane en prit-il ombrage, reportant sur son fils un sentiment latent de jalousie. Ou reproduisait-il à l'égard d'André ce qu'il avait vécu avec son propre père.

(...)

9 Révélations

« Lorsque le chien a goûté au sang, il redevient un loup dans l'âme ». Jusqu'à ce jour, David Babel n'avait pas vraiment saisi le sens caché de cette phrase. Il est des acquis qui ne prennent leur sens véritable qu'à l'épreuve de la vie. Cette métaphore du chien et du loup, comme beaucoup d'autres, faisait partie des innombrables dictons que lui avait enseignés son père, son héritage spirituel. David ignorait s'ils lui avaient été inspirés par sa propre expérience d'homme, ou tirés de ses lectures. Au sein de la communauté juive de Kiev, Aaron Babel appartenait à l'intelligentsia.

Exerçant le métier d'écrivain, il maîtrisait à la perfection le russe, le polonais et l'allemand, lisait le français, s'intéressait à l'histoire, à la philosophie et aux religions. Il appréciait le théâtre et la poésie, composait des vers à l'occasion. Se faisant à dessein l'avocat du diable, il prenait un malin plaisir à manier la critique avec finesse et élégance, se moquant de ses contemporains et de leurs travers. Soulevant certains paradoxes, comme sur le libre arbitre et la crainte de l'Éternel, encensant l'humilité des uns et fustigeant la cupidité des autres, il s'attira

certaines inimitiés. Par jeu à moins que ce ne fût par vice, il lui arrivait parfois de mettre en doute l'existence de Dieu.

— On prétend que Dieu existe, pourtant personne n'en a apporté de preuve matérielle. Mais, si j'affirme qu'Il n'existe pas, qui pourra le prouver ?

Il se plaisait à répéter que le verbe est plus fort que l'épée, qu'assassiner celui qui prêchait la vérité n'empêcherait pas pour autant cette vérité d'éclater tôt ou tard. Il se disait volontiers le « fils du Verbe », puisque la création procède du verbe, comme le souffle de Dieu. Il parlait fréquemment de Dieu, comme on parle d'un Ami. Cela faisait dire à certains qu'il blasphémait l'Éternel. « Il sera seul Juge », leur répondait-il paisiblement. Le rapport qu'il entretenait avec Dieu était trop intime pour que quiconque puisse en juger.

(...)

10 Secrets de femme

(...)

Deux cavaliers

— C'est quoi cette purée de pois ? fit André.

Un brouillard cotonneux s'étirait entre les crêtes. Il semblait si dense qu'on avait l'impression de pouvoir le saisir à pleines mains. Mais ce n'était qu'une illusion.

André ouvrit les doigts comme pour en attraper un morceau. Il vit ses doigts glisser dans le néant, l'impalpable.

— Reste au contact, si tu ne veux pas finir dans le ravin, raille le lieutenant.

— Tu ne m'as pas répondu...

— Nous sommes au-dessus de la passe de Tachtun. C'est tout ce que je sais.

André insista.

— Ça ne répond pas à ma question.

Le lieutenant Babel faillit rouspéter. Mais, il se rendit compte soudain qu'André devait avoir peur, et que parler le rassurait.

— Ne te bile pas, ce ne sont que des nuages...

— Je sais ce qu'est un brouillard !

— Je n'en doute pas... Ha, ha, ha !

Il n'avait pu s'empêcher de s'esclaffer.

— Tu peux toujours rire. Ce brouillard-là ne me dit rien de bon.

— Pourquoi ? Tu lui as parlé ?

André haussa les épaules. Manifestement, Babel se moquait de lui. N'était-ce pas sa façon à lui de camoufler sa propre peur ? Il semblait inconcevable à l'adolescent qu'il soit à ce point inconscient du danger. Comment pouvait-il se fier à son instinct, ou tout au moins à celui de son cheval ?

— André !

— Oui.

— Tu es toujours là ?

— Où veux-tu que je sois ?

— Je m'inquiétais de ne plus t'entendre.

« Pourtant je claque des dents », marmonna l'adolescent. Des bruits étouffés parvinrent à ses oreilles. On aurait dit une cohorte de plusieurs chevaux. Oui, ça semblait être un autre équipage. En tendant un peu plus l'oreille, André crut percevoir une sorte de grincement. Ce pouvait tout aussi bien être une illusion auditive.

(...)

Pour commander le livre